

## Le sens des comportements insensés

Jean Bédard

Number 788, January–February 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84251ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Centre justice et foi

**ISSN**

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Bédard, J. (2017). Le sens des comportements insensés. *Relations*, (788), 41–41.

# Le sens des comportements insensés

Jean Bédard



L'auteur est écrivain et philosophe

On considère généralement que le dérèglement climatique, la disparition massive d'espèces, l'acidification des océans et l'épuisement des sols sont des effets imprévus de l'ère industrielle. C'est un peu comme si l'on disait : « On a trouvé le bon système économique, mais on a fait un dégât. On va ramasser et continuer... »

Mais l'ère industrielle a-t-elle été un bon choix, ou même un choix ? Est-elle un ensemble d'actions réfléchies qui, par malheur, ont engendré des effets nuisibles ? N'est-elle pas plutôt le résultat de comportements compulsifs et narcissiques d'un groupe assez limité de grands possesseurs ? Une sorte de délire du « moi » abusant du travail et de la terre pour stimuler un autre délire, plus général : la consommation excessive de biens éphémères ? Ne sommes-nous pas embarqués dans une folle mobilisation de nos énergies dans un but qui n'a rien à voir avec la vie bonne ? Dans l'histoire, des sociétés entières de personnes intelligentes et saines ont été emportées par la démence, allant jusqu'à commettre des génocides ou des destructions inouïes à cause du délire de quelques-uns ou de quelques organisations, simplement parce que ce délire était tombé dans un terreau propice.

À la base des délires qui peuvent conduire des sociétés à leur perte, il y a certes des hommes de pouvoir particulièrement mégalomanes, mais leurs semences germent dans une vision du monde qui se referme peu à peu sur elle-même et qui, finalement, se coupe de la réalité. Comme le sens de notre existence ne peut naître que du contact entre la pensée et la réalité, la vie apparaît alors absurde, insensée. Une angoisse sournoise pénètre l'ambiance collective et pousse à la fuite en avant. Le délire des hommes de pouvoir se collectivise ainsi en une activité hautement organisée visant un idéal imaginaire (le profit de quelques-uns au détriment des autres, par exemple), mais au fond, il conduit à en finir avec la vie, à dévier la vie des personnes, des bêtes, des plantes, vers la mort. Ce type de folie n'a-t-il pas atteint les structures de l'économie mondiale ?

Pendant que femmes et hommes font tourner la roue économique qui enrichit une poignée de milliardaires, une vision du monde semble s'être installée à demeure : « La vie est un simple jeu entre les atomes. La conscience n'est que le résultat de processus bioélectriques. Il n'y a aucun sens à tout cela. Le sens, c'est nous qui le surajoutons pour nous rendre la vie supportable. » Alors, si « le monde » est ainsi, pourquoi faudrait-il le supporter et se tenir en équilibre écologique pour perpétuer notre espèce ? Aussi bien Trump !

Malgré cela, j'ai de l'estime pour la vision matérialiste et absurde du monde. À mon sens, il s'agit d'un pas en avant,

d'un acte de lucidité de premier niveau. Mais il en découle une angoisse refoulée qui se traduit dans la participation de tous à un périlleux système d'autodestruction. Je crois que la seule sortie possible, c'est d'aller plus loin vers un deuxième acte de lucidité. En effet, le monde moderne actuel ne prend pas conscience qu'un ensemble d'illusions noires et fermées lui coupe l'accès à l'expérience sensible avec la vie et la nature, ni ne perçoit ses conséquences tragiques. Si les hommes et les femmes « modernes et rationnels » ont dépassé le stade des « croyances naïves », ils sont, dans l'ensemble, encore assez loin de l'état de confiance requis pour favoriser un véritable contact avec le réel. L'ascenseur reste coincé entre les deux étages. L'effet d'enfermement dans l'absurde use leurs forces morales ; ils ne combattent plus le délire collectif. Il leur faut reprendre pied sur terre. Telle est la tâche de l'éveil écologique.

L'intelligence et la conscience d'une partie de la population se sont réveillées et les « belles histoires fausses » des vieilles traditions en sont à leur chant du cygne (parfois assez terrifiant de violence et de rebondissements, d'ailleurs). La raison critique est un acquis de la conscience que l'intégrisme religieux ne pourra pas rabattre ; au contraire, il l'accélère. Mais il nous faut faire un pas de plus. Par bonheur, en même temps que la critique des « belles histoires fausses », quelque chose de formidable est entré dans notre histoire avec la raison critique, quelque chose qui dépasse le construit et le déconstruit : nous savons maintenant que la conscience préfère la vérité au mensonge, même lorsqu'il est attrayant. Si la consolation est falsifiée, la conscience moderne la rejette. Si la désolation est falsifiée, la conscience la rejettera. Après les « belles croyances », il y a l'expérience fascinante du monde, le goût de rencontrer la nature, la vie et même la mort avec le moins d'appréhensions possible, avec assez de confiance pour supporter les portes ouvertes sur le réel.

L'ascenseur est peut-être bloqué, mais pas la conscience. C'est la structure organisationnelle qui tourne sur elle-même de plus en plus vite vers son malheur. La conscience, elle, avance en se purifiant dans sa recherche du vrai. L'expérience des phénomènes permet à la science d'avancer parce qu'elle n'est pas en circuit fermé (contrairement à l'idéologie scientifique, par exemple). Cependant, elle n'est reliée qu'à un seul aspect du réel : l'intelligibilité des liens internes entre ses divers éléments. La science est possible parce que le monde n'est justement pas absurde, mais intelligible. Mais c'est une expérience partielle. L'expérience intégrale – science-art-philosophie-spiritualité –, en réalité indivisible comme la conscience, finira par obtenir ses lettres de noblesse, lorsque nous sortirons la tête du smog qui nous étouffe. ☺